

Claude Ernoult

## Efim Grigorievitch le magnétiseur

Je ne sais pas comment ce diable d'homme est parvenu à m'envoûter. Je sais seulement que sans que je m'en aperçoive ma vie s'est mise à changer lorsqu'il y a un peu plus d'une douzaine d'années nous nous sommes connus.

Voici donc des bords de la Néva venu, « dissident malgré lui », ce professeur d'université polyglotte, et plus cultivé dans chacune des langues qu'il connaît que moi dans la mienne.

Il s'avise inconsidérément que le radioteur que je suis, qui bafouille parfois des poèmes et arrehuete un russe d'autodidacte, pourrait bien s'employer à traduire de la poésie russe. Aujourd'hui, je ne sais plus comment cela s'est passé en moi-même, mais j'ai obéi, sans vraiment me poser de question.

Je me suis d'abord laissé apprivoiser. Efim Grigorievitch me recevait à Suresnes de longs après-midi, dans cette maison surplombant un jardin qu'il habitait alors. Et sous son influence, j'apprenais à me dépersonnaliser, à essayer de me laisser envahir par les esprits d'Alexandre Serguéiévitich Pouchkine ou de Joseph Brodsky. J'ai encore quelques enregistrements de ces dialogues qui me subjuguèrent, au cours desquels se nouait une amitié – fortement teintée chez moi d'admiration – qui de semaine en semaine se renforçait.

Puis, à l'hypnose individuelle, a succédé l'hypnose collective que j'ai partagée avec beaucoup de ceux qui sont mes compagnons dans ce bouquet de l'amitié. Ce furent les grandes aventures des *Poésies* de Pouchkine et de Lermontov, de l'*Anthologie russe*, où dans le groupe chacun s'offrait à la

---

libre critique de l'autre. La tradition grecque voulait que l'on couronne le bœuf avant de l'immoler. C'était le ton de nos débats : un flot de louanges sur nos premiers balbutiements de traducteurs, suivi de tant de critiques courtoises ou parfois véhémentes mais toujours nettes que chacun remportait chez lui son texte mis en pièces, oiseau ensanglanté, meurtri, auquel il convenait d'apporter bien des soins répétés pour qu'il puisse, lors d'une nouvelle rencontre, réaffronter ses censeurs.

Comment n'en sommes-nous pas venus aux mains ? Comment avons-nous accepté, comment acceptons-nous encore de nous rencontrer et de nous démolir les uns les autres et de nous retrouver aujourd'hui amis entre nous et amis d'Efim Grigoriévitch ? Ce n'est pas qu'il ait joué simplement le rôle du chef d'orchestre. Nous n'étions guère payés pour notre jeu dans la partition et notre amour de la musique n'y aurait pas suffi. Nous sommes tombés sous un charme.

À l'enchanteur venu de la Néva, qui a bouleversé ma vie, je voudrais dire que si les lettres russes, dans leurs aspects parfois les plus difficiles, ont pris quelque consistance par nos travaux auprès de lecteurs français, nous y sommes pour bien peu, et le mérite lui revient tout entier.